
Qu'est-ce que la littérature ?

À propos de Bédouret-Larraburu (Sandrine) et Prignitz (Gisèle) (dir.), *En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature ?*, Pau, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2012, 186 p.

Sémir Badir



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/contextes/5607>

DOI : 10.4000/contextes.5607

ISSN : 1783-094X

Éditeur

Groupe de contact F.N.R.S. COⁿTEXTES

Ce document vous est offert par Université de Liège



Référence électronique

Sémir Badir, « Qu'est-ce que la littérature ? », *COⁿTEXTES* [En ligne], Notes de lecture, mis en ligne le 28 janvier 2013, consulté le 15 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5607> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.5607>

Ce document a été généré automatiquement le 11 juin 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Qu'est-ce que la littérature ?

À propos de Bédouret-Larraburu (Sandrine) et Prignitz (Gisèle) (dir.), *En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature ?*, Pau, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2012, 186 p.

Sémir Badir

- 1 L'ouvrage dont on propose ici une lecture est le premier d'une collection intitulée « Linguiste et littérature » où il est prévu de publier une série de colloques organisés à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour et consacrés « à étudier et à évaluer, à l'aune des recherches contemporaines, la pertinence et l'impact des concepts qui ont fait date dans l'histoire de la pensée de la linguistique ». À tout seigneur tout honneur : il est revenu à Ferdinand de Saussure de faire l'objet des études du premier volume de la collection.
- 2 La question choisie pour titre — *En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature ?* — laisse présager un certain disparate des réponses : en ceci, ou en cela, ou en cela encore. Et telle est bien l'impression qui se dégage à la lecture du recueil, notamment parce que les contributeurs convoquent les travaux du grand linguiste genevois à partir de points de vue très différents. Les uns sont des historiens de la linguistique enquêtant sur l'intérêt que Saussure a pu avoir pour les matières littéraires ; d'autres sont plutôt des théoriciens de la littérature qui cherchent dans les écrits saussuriens une confirmation de leurs propres idées (ou de celles de leurs maîtres à penser, de Mallarmé à Henri Meschonnic), à tout le moins qui entendent y entretenir un débat sur quelque idée qui les occupe (le problème de la traduction, ou la génétique des textes) ; d'autres enfin, mais ce sont les moins nombreux — en fait il n'en est qu'un à pouvoir être clairement compté parmi eux —, sont, ou auraient pu être s'ils avaient été en nombre, des critiques littéraires qui appliquent à l'étude de textes tel ou tel concept imputable à Saussure.
- 3 L'unique contribution relevant de la critique littéraire inciterait à donner à la question posée par le recueil une réponse négative. Il n'y a pas vraiment grande aide à attendre de la lecture de Saussure pour penser les textes littéraires d'Annie Ernaux ou d'Emmanuel Carrère ! Du moins, pas d'aide *spécifique* redevable aux travaux de Saussure plutôt qu'à ceux de bien d'autres linguistes venus, certes, après Saussure mais ayant

concouru à faire des idées et des concepts qui furent aussi les siens — par exemple, la langue comme dépôt des faits de parole — une doxa qui s'est étendue largement au-delà du milieu des linguistes. La contribution de Jean-Gérard Lapacherie (c'est le nom du critique littéraire, spécialiste du roman français contemporain, participant à ce recueil) est au demeurant très stimulante. Elle donne sens, en la situant et en indiquant des enjeux possibles, à une pratique qui, au-delà de l'écriture dite « blanche » d'Albert Camus, fait place au sein de la prose romanesque à des « platitudes verbales ». Il se peut que les romanciers qui pratiquent cette écriture plate aient, à leur manière, assimilé l'enseignement de la linguistique moderne, lequel a passé éventuellement par la propagation de quelques aphorismes saussuriens. Mais c'est plutôt de la sociologie de la culture ou de l'analyse des discours que l'on pourrait attendre une démonstration convaincante permettant de voir comment se noue, dans un état de la culture, une pratique littéraire avec des connaissances de ce type particulier, peu étudié encore sous l'aspect de sa divulgation, qui relève des sciences humaines.

- 4 L'étude dont il a été question jusqu'ici clôt le volume, et par le manque qu'elle suscite à l'égard de la question titre, elle permet de relancer le défi vers d'autres pensées linguistiques. Tant mieux ! Ses coordinatrices, Sandrine Bédouret-Larraburu et Gisèle Prignitz, ont en somme rempli ainsi jusqu'au bout un cahier des charges intimant, implicitement, qu'on applique des concepts linguistiques à la littérature, même si la démonstration s'avère décevante — décevante à cet égard seulement.
- 5 Les autres contributeurs, pour leur part, ont suivi d'autres voies que celle de l'application. Dans l'application, les choses sont connues d'avance. Il suffit de les exposer puis de les rapporter l'une à l'autre. En l'occurrence, on supposerait que les « concepts » soient établis de manière doctrinaire — et un historien de la linguistique ne saurait que reconnaître qu'on a longtemps, je ne dis pas employé, mais bien *utilisé*, comme le politicien le fait des femmes chez Zola, le *Cours de linguistique générale* en ce sens. On se figurerait aussi que, par « littérature », on sache de quoi il est question, de sorte que, l'objet étant fixé, on puisse le penser, c'est-à-dire théoriser sur lui, serait-ce par le moyen de concepts saussuriens. Cette voie-là, quand même ce n'est pas celle qui est illustrée par le présent recueil, répondrait facilement à la seule question concevable pour les *digests* sur lesquels bien des éditeurs des sciences humaines établissent désormais leur fonds de commerce — *Comment Saussure peut nous aider à penser la littérature*. La question devient dans ce cas rhétorique et non plus véritablement interrogative.
- 6 Or la plupart des contributeurs de ce volume ont montré au contraire une grande sensibilité à la force interrogative des écrits saussuriens : doutes, incomplétudes, ratures et reprises, apparences de contradiction, admonestations à l'égard des lieux communs, voire envers le sens commun, positionnements critiques, etc. Tous gestes énonciatifs et réflexifs qui travaillent la théorie dans un sens bien plus proche d'une démarche épistémologique et philosophique que de celui d'une fonction doctrinaire. Autant le reconnaître : c'est alors un *autre* Saussure qui est mis en scène, le Saussure dit « des manuscrits », bien que ces manuscrits soient l'objet, depuis plus de cinquante ans, et avec une intensification récente, de nombreuses publications qui rompent avec le style parfois doctrinal adopté par les rédacteurs du *Cours de linguistique générale*. Aussi y a-t-il une adéquation entre la question posée par le recueil et la pensée saussurienne : en quoi, et non comment, la pensée critique de Saussure peut-elle épouser l'interrogation que d'autres se posent aujourd'hui sur la littérature ? En quoi est-il

question de littérature chez Saussure et en quoi cela nous aide-t-il à en repenser le concept aujourd'hui ?

- 7 On retiendra trois problématiques qu'ont nourries les études et arguments développés dans le recueil sur divers aspects et diverses parties des écrits saussuriens.
- 8 Tout d'abord, une enquête des emplois de l'adjectif *littéraire* dans les manuscrits saussuriens, ainsi que s'y emploient, selon des intérêts spécifiques, Michel Arrivé et Gérard Dessons, révèle un certain désinvestissement de Saussure pour ce terme et ne conclut pas à une acception centrale sur laquelle on pourrait fonder une pensée saussurienne au sujet du littéraire.
- 9 Il est toutefois des productions qui font l'objet de grandes attentions de la part du linguiste genevois. Ce sont, ainsi que les répertorie Pierre-Yves Testenoire, les textes védiques, les épopées homériques et les légendes germaniques. Tous ces textes ont ceci en commun qu'ils ont été rédigés, tardivement, pour transmettre une pratique orale antérieure ou concomitante. Leur regroupement en un ensemble représentatif permet de donner chair à l'expression de « littérature orale » (quoique cette expression quelque peu anachronique, compte tenu de ce à quoi elle est censée renvoyer, n'apparaisse pas, que je sache, sous la plume de Saussure).
- 10 À l'inverse, et c'est le troisième point que l'on relèvera, tout ce qui est relatif à l'écrit fait l'objet, de la part de Saussure, d'une franche détestation — le mot n'est pas trop fort si l'on fait siennes les conclusions auxquelles aboutit Francis Gandon. Les recherches sur les anagrammes manifestent éloquemment le dénigrement que subit l'écriture dans les études de Saussure. L'écriture n'est jamais le moteur des règles ou des changements qu'elle manifeste. La mécanique des anagrammes est mue par l'allitération et la scansion métrique, où l'alphabet ne tient qu'un rôle négligeable, et toujours résorbable. De même, le *stab* germanique, dont le sens premier est « bâtonnet », relèverait d'une période d'avant l'écriture (runique, en l'occurrence) et ne la préfigurerait, selon le maître de Genève, seul ici contre tous, nullement. La lettre elle-même n'est pas écrite ! L' « attachement à la lettre » (cité par Testenoire, p. 67) dont font preuve les brahmanes témoigne des contraintes d'une poétique strictement orale, littérale et littéraire tout à la fois (au point que, souvent chez Saussure, par *littéraire* on doit entendre rien de plus que *littéral*). Enfin la versification française, quoique relevant directement de l'ère de l'imprimerie, n'intéresse Saussure, selon des notes qu'étudie Chloé Laplantine, que dans la mesure où il lui est possible de montrer que l'écriture en déforme et en dénature les véritables règles ; et, lorsque ces dernières faillissent à pouvoir se soumettre à un tel traitement interprétatif, elles ne produisent plus alors que des « rimeries » !
- 11 Pour résumer : aucune base n'étant à attendre de la dénomination de littérature pour sa conception, il s'agit, d'un côté, de remettre en cause la prépondérance du lien entre littérature et écriture et, en contrepartie, de prendre en considération des pratiques orales dont la visée esthétique n'est jamais secondaire. Pour qui cherche à penser la littérature, il y a là, me semble-t-il, de formidables leviers de réflexion suscitant une reprise générale de l'idée même de littérature.

INDEX

Mots-clés : Saussure (Ferdinand de), Linguistique, Littérature

AUTEUR

SÉMIR BADIR

FNRS - Université de Liège